

PATRICK CARMAN



Lisez
mon journal



Regardez
les vidéos



Menez
l'enquête



SKELETON CREEK

PSYCHOSE

PATRICK CARMAN

SKELETON CREEK

PSYCHOSE

Traduit de l'anglais (US)
par Marie-Hélène Delval

bayard

Lundi 13 septembre, 5h30

« Ça y est. Je suis mort. » C'est ce que j'ai pensé pendant un instant, cette nuit-là. Je n'arrête pas d'y repenser, toujours avec la même frayeur, bien que deux semaines se soient écoulées. Quatorze jours et quatorze nuits à ruminer les événements me laissent plus terrifié et plus incertain que jamais.

Ce qui signifie, je suppose, que ce n'est pas encore terminé.

Quelque chose me dit que ce ne sera jamais vraiment terminé.

Cette nuit, j'ai dormi dans ma chambre pour la première fois depuis que tout est arrivé. Je m'étais habitué à être réveillé dans mon lit d'hôpital par les pas traînants de l'infirmière, son odeur de craie sèche, la douce pression de sa main sur mon épaule :

- Le docteur va passer. Il aimerait te voir réveillé. Tu peux t'asseoir, Ryan ? Tu veux bien faire ça pour moi ?

Pas d'infirmière ni de docteur, ce matin ; pas d'odeur de craie pour me tirer du sommeil.

Rien que le premier train qui traverse la ville en cahotant à 5 heures 30. Sauf que, dans mon esprit engourdi, ce n'était pas un train qui passait mais je ne sais quoi de menaçant, de furtif, s'insinuant dans les ruelles aux premières lueurs de l'aube, à l'affût.

Le soulagement a suivi l'effroi : j'ai simplement retrouvé mon état naturel d'angoisse et de paranoïa, dû à mon imagination débridée.

Autrement dit, je suis de retour à Skeleton Creek.

D'habitude, quand le premier train me réveille, je vais droit à mon bureau et me mets à écrire avant que la ville commence à s'agiter. Mais ce matin, à l'idée que quelque chose me traquait, j'aurais voulu bondir du lit et sauter à bord de ce train. Impossible, évidemment.

À présent, mon journal posé sur un plateau aux pieds dépliés, deux oreillers dans le dos, je retrouve la seule activité qui m'a toujours aidé à me sentir mieux.

J'entame le récit de cette terrible nuit et de ce qui a suivi.

Lundi 13 septembre, 6h03

Il fallait que je fasse une pause. Écrire est très douloureux. Physiquement, mentalement, nerveusement. J'ai l'impression d'être en morceaux, cassé de partout. Je dois pourtant m'y remettre. Ces deux semaines à l'hôpital sans mon journal m'ont laissé affamé de mots.

J'ai déjà tenu des tas de journaux, mais celui-ci est particulièrement important pour deux raisons. Raison numéro 1 : je ne l'écris pas pour moi. Je le destine à quelqu'un, ce que je n'avais encore jamais fait. Raison numéro 2 : j'ai le pressentiment que je n'en écrirai pas d'autres ; ce sera mon dernier.

Si quelqu'un trouve ce journal et se demande qui en est l'auteur, qu'il sache que mon nom est Ryan. Je vais bientôt fêter mes seize ans, je suis donc presque en âge de conduire. (Encore que, pour ça, il me faudrait une voiture.) On dit que je suis grand pour mon âge, mais que je devrais prendre un peu de poids, sinon je n'aurai aucune chance d'intégrer l'équipe de rugby au lycée l'an prochain. J'espère bien rester maigre.

J'imagine à quoi aurait ressemblé ce matin s'il n'y avait pas eu l'accident. Je me serais préparé à une longue heure d'autocar jusqu'au lycée. J'aurais eu beaucoup à raconter à Sarah. J'ai aimé chaque moment passé auprès d'elle. Tant de choses nous rapprochaient et nous empêchaient de devenir à moitié cinglés dans une ville de moins de sept cents habitants.

Ces conversations avec Sarah vont me manquer. En vérité, je ne suis même pas sûr d'être autorisé à mentionner son nom. Mais je ne peux tout de même pas renoncer à écrire ! J'ai besoin d'écrire, c'est comme ça. Mes professeurs, mes parents, Sarah elle-même, tous disent que j'écris trop, que je suis un obsédé de l'écriture. Et ils ajoutent dans la foulée que je suis doué. Comme le jour où Mme Garvey a déclaré que j'avais le sens des mots et de leur usage comme un musicien prodige a celui des notes et des sons. Mon explication est plus simple et – j'en suis presque sûr – plus juste que celle de mon professeur : j'ai beaucoup écrit, chaque jour, chaque année, des années d'affilée. Le talent naît de la pratique.

Mes écrivains préférés sont ceux qui ont déclaré ne pouvoir vivre sans écrire : John Steinbeck, Ernest Hemingway, Robert Frost, des types pour qui l'écriture était aussi nécessaire que l'air et l'eau. Écrire ou mourir. Cette devise me convient.

Car j'en suis là. Écrire ou mourir.

Si je feuillette les journaux que j'ai tenus, j'y trouve deux sortes de textes : des histoires d'horreur de mon invention et les récits d'événements étranges survenus à Skeleton Creek. Pourquoi ? Sans doute parce qu'un écrivain traite les sujets qu'il connaît. Et j'ai connu la peur toute ma vie.

Je ne pense pas être un trouillard. Si je l'étais, je ne me serais pas mis dans cette situation. Mais je suis du genre à analyser, m'inquiéter, me tourmenter. Si j'entends un grattement sous mon lit - réel ou imaginaire -, je fixe le plafond pendant des heures en me demandant quelle espèce de créature aiguisé ses griffes sur le plancher. (Je me la représente avec des crocs, de longs doigts osseux, des yeux rouges et globuleux.) Pour un garçon comme moi, anxieux et

doté d'une vive imagination, Skeleton Creek est le pire endroit où passer son enfance.

Ce que j'écris a changé au cours de cette année. Mes deux thématiques – les histoires d'horreur et les rapports sur les événements de Skeleton Creek – se sont peu à peu fondues en une seule. Je n'ai plus besoin d'inventer, car, plus que jamais, je suis persuadé que la ville où je vis est hantée.

C'est la vérité.

Et la vérité, je l'ai appris, peut vous tuer.

Je suis fatigué, maintenant. Si fatigué.

Il faut que j'arrête.

Même si je ne peux pas m'empêcher d'y penser.

Lundi 13 septembre, 14h00

Je dois garder ce cahier caché.

Veiller à ce que personne ne me surprenne en train d'écrire.

Ils sont assez curieux comme ça.

Ils me surveillent assez comme ça.

Je suis prisonnier, il n'y a pas d'autre mot.

Emprisonné dans ma propre chambre.

Que savent-ils exactement? Je n'en ai aucune idée.

Je ne suis même pas sûr de ce que je sais, moi.

J'ai tant de questions, et aucun moyen d'y répondre.

Le fait d'avoir été absent deux semaines d'affilée m'aide à regarder Skeleton Creek d'un oeil neuf. Désormais, j'arrive à me représenter ce que peut ressentir un étranger en découvrant cette ville isolée, perdue entre les montagnes.

J'aime jouer avec ces pensées et les noter à mesure qu'elles me viennent. C'est une drôle d'habitude, dont j'ai du mal à me défaire.

Peut-être les choses sont-elles plus rassurantes lorsque je les considère comme de la fiction.

Si j'imagine l'effet que produit Skeleton Creek lorsqu'on y pénètre pour la première fois, voilà ce que ça donne :

Le soleil vient à peine de se lever quand une portière s'ouvre. Un homme sort de sa voiture et se plante au bord de la route, les yeux fixés sur la forêt qui cerne la ville. Un brouillard gris, épais et tenace, s'accroche aux arbres ; il dissimule on ne sait quoi de malfaisant tapi dans les bois. L'homme remonte dans sa voiture, verrouille la portière et observe les rues à travers le pare-brise sale.

« Qu'est-ce qui a mis cette petite cité à genoux ? se demande-t-il. Cet endroit n'est pas mort ni en train de mourir. Il a juste été oublié. »

La voiture décrit alors un rapide demi-tour, car l'homme au volant a senti une menace planant sur la ville solitaire, que la lumière du jour ne repoussera pas : des secrets y sont enfouis, et il vaut mieux les laisser là où ils sont.

L'homme ne pourrait dire précisément ce qui l'a effrayé. Moi, je le peux. Sarah aussi. Nous savons qu'un maléfice pèse sur ces lieux. Le plus grave, c'est que nous l'avons approché de trop près.

Je ferme ce cahier, on vient.

Lundi 13 septembre, 16 h 30

Quand notre enquête a-t-elle commencé?

Si je pouvais consulter mes vieux journaux, je retrouverais la date exacte. Mais je les ai cachés, et mon état ne me permet pas d'aller les chercher. Il me faudrait de l'aide. Or, la seule personne qui pourrait m'aider, Sarah, n'est plus à mes côtés.

Nos recherches ont débuté, je crois, avec la question qu'elle m'a posée l'été dernier :

- Pourquoi Skeleton Creek?

- Tu veux dire : pourquoi ce nom?

- Oui. Pourquoi appeler une ville Skeleton Creek, « La Rivière du squelette »? Personne n'a envie de visiter un lieu qui porte un nom pareil! Ce n'est pas bon pour le tourisme.

- Ceux qui l'ont appelée comme ça avaient peut-être envie d'éloigner les visiteurs.

- Tu ne trouves pas bizarre que personne ne veuille en parler? On dirait que les gens cachent quelque chose.

- Toi, tu cherches une bonne excuse pour aller fureter dans le coin avec ta caméra!

- Ça cache quelque chose, je te dis. Un nom pareil, ça ne sort pas de nulle part !

Je me souviens avoir pensé que ça ferait une bonne histoire, et que j'aimerais être celui qui l'écrirait. J'imaginai les habitants de Skeleton Creek applaudissant mes efforts pour ressusciter le passé. L'idée d'écrire un texte qui compterait me séduisait.

Notre enquête a débuté à la bibliothèque municipale, une pièce sinistre de neuf mètres carrés, ouverte le mardi et le mercredi. Elle ouvre également le jour de l'An, le jour de Noël et le dimanche de Pâques car, selon Gladys Morgan, notre lugubre et préhistorique bibliothécaire : « Comme personne ne vient ces jours-là, il règne le silence de tombeau qui convient à une bibliothèque. »

Gladys Morgan n'est pas une femme aimable. Elle jette à tous ceux qu'elle croise le même regard accusateur, comme s'ils avaient donné des coups de pied à son chat. Sa peau ressemble à du papier froissé. Sa lèvre inférieure pend mollement au-dessus de son menton. On dirait qu'elle va mordre.

Je me souviens de notre entrée dans la bibliothèque, annoncée par le tintement de la clochette.

La salle sentait le moisi, et je me suis demandé d'où provenait cette odeur : des vieux livres ou de leur gardienne ? Tandis que je balayais du doigt la tranche des plus ennuyeux ouvrages jamais rassemblés, Sarah harcelait Gladys de questions jusqu'à ce que celle-ci l'arrête d'un geste de la main et se décide à parler :

- La ville s'appelait autrement, avant 1959.

Elle a extirpé de sous son bureau, qui tombait lentement en ruine depuis au moins cent ans, un casier à bouteilles plein de journaux déchirés et jaunis.

- Vous n'êtes pas les premiers à poser cette question. Je vais donc vous prévenir, comme les autres.

Elle a jeté un coup d'œil vers la rue à travers les rideaux sales avant de pousser la caisse sur le bureau, ce qui a laissé une large trace dans la poussière. D'un ton bizarre, presque superstitieux, elle a dit :

- Lisez-les si vous voulez, mais après, oubliez tout ça. Vous ne feriez que vous attirer des ennuis.

Gladys a enlevé ses lunettes et sorti un mouchoir de sa poche pour nettoyer ses verres. Le mouvement de ses mains ridées faisait danser des ombres derrière elle, sur le papier peint en lambeaux.

- Je note que vous avez emprunté ces documents. Rapportez-les mardi. Le tarif est d'un dollar par journée de retard.

Après quoi, la bibliothécaire s'est fermée comme une huître, à croire qu'elle craignait les oreilles indiscrètes et qu'elle estimait nous en avoir déjà révélé plus qu'elle n'aurait dû. Mais Gladys Morgan nous avait donné une piste, un fil à tirer. Nous ne nous imaginions pas vers quels problèmes cette piste allait nous entraîner.

Lundi 13 septembre, 18h40

J'ai marqué une pause parce que tout ça me rappelle Sarah.

Je me demande si elle raconterait les faits de la même façon que moi. Pas en les écrivant, évidemment. «Ce n'est pas mon truc», comme elle dit toujours. Mais ses souvenirs correspondent-ils aux miens?

Quand je regarde en arrière, je vois des signes annonciateurs de danger. Quand Sarah regarde en arrière, elle voit des raisons de partir à l'aventure.

Elle me manque.

Je lui en veux.

J'ai peur pour elle.

J'ai peur d'elle. Pas beaucoup. Un peu tout de même.

J'ai eu tort d'écrire: «Je lui en veux.»

Elle ne m'a pas obligé à la suivre.

J'y suis allé de mon plein gré.

C'est moi qui me suis mis en danger. Même si je n'en étais pas conscient.

Ce que je veux dire, c'est que rien ne serait arrivé si Sarah n'avait pas été là.

Maintenant...

Elle me manque vraiment.

Et je lui en veux vraiment.

Et je suis sûr qu'elle ne raconterait pas cette histoire comme moi.

Où en étais-je? Ah oui! Nous avons commencé à lire les vieux journaux. De 1947 à 1958, il y avait une parution mensuelle pour les mille deux cents habitants que comptait alors la ville. Le titre du journal était des plus banals: « Le mensuel de Linkford ». Ainsi avons-nous appris qu'autrefois, notre ville s'appelait Linkford. Ça sonnait bien, c'est ce que j'ai pensé sur le moment.

Le titre du journal est devenu plus intéressant en 1959, quand il a été renommé « L'irrégulier de Skeleton Creek ». (Un nom approprié, puisque nous n'avons trouvé qu'une poignée de numéros publiés entre 1959 et 1975, quand le rédacteur

en chef s'est enfui à Reno, dans le Nevada, en emportant le matériel d'imprimerie.)

Linkford avait été bâtie au bout d'une longue route déserte, au pied d'une montagne couverte de forêts, dans l'ouest de l'Oregon. La ville a changé de nom à la demande d'un dirigeant de la New-Yorkaise Or et Argent, une compagnie minière. Cela nous a étonnés. Que des gens de New York aient pu s'intéresser à ce trou perdu nous a même paru ahurissant.

Je me revois interrogeant Sarah :

- Qu'est-ce qui a bien pu pousser une grosse compagnie à rebaptiser la ville ?

- C'est à cause de cette machine monstrueuse, dans les bois, m'a-t-elle répondu. La drague. Je suis sûre qu'il y a un rapport. Elle leur appartenait, je suppose.

La drague. Nous étions déjà allés l'examiner. Je parierais que Sarah avait conçu un plan dans sa tête bien avant cela.

Sans imaginer les conséquences.

Seulement par amour du mystère.

Nous avons rassemblé les bribes d'informations recueillies auprès des gens qui acceptaient de parler (ils étaient rares) et celles trouvées dans les journaux (trente numéros en tout, incomplets pour la plupart). Nous foncions tout droit vers les ennuis annoncés par la vieille Gladys Morgan. Pourtant, nous avons continué à tirer sur le fil.

Au début, j'étais moins enthousiaste que Sarah. Si nos parents avaient découvert nos manigances, ils nous auraient interdit de nous mêler des affaires des autres. Le respect de la vie privée a toujours été une religion, dans notre ville.

Mais Sarah sait se montrer persuasive, surtout quand elle découvre un bon sujet de film. Elle est aussi passionnée par le cinéma que je le suis par l'écriture. Notre obsession créative nous attire l'un vers l'autre, comme des aimants. Et j'ai toujours eu beaucoup de mal à lui résister quand elle a décidé de m'entraîner quelque part.

Nous avons poursuivi nos recherches.

Bien sûr, je sais où cela nous a menés.

Je veux juste le mettre par écrit.

C'est tout.